

Zeitschrift:	Cahiers du Musée gruérien
Herausgeber:	Société des Amis du Musée gruérien
Band:	- (1995)
Artikel:	La Gruyère et le Club Alpin Suisse : conquête sportive, problèmes touristiques et perspective identitaire au tournant du XXe siècle
Autor:	Mauron, François
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-1048273

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 23.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

La Gruyère et le Club Alpin Suisse¹

Conquête sportive, problèmes touristiques et perspective identitaire² au tournant du XX^e siècle.

L'auteur, François Mauron, est un jeune historien de Formangueires (Belfaux), fraîchement diplômé de l'Université de Fribourg. Cet article est issu de son mémoire de licence sur l'alpinisme et le tourisme dans les Préalpes fribourgeoises.

Fondé en 1863, le C.A.S. est une société à essence patriotique comme il en naît tant³ en Suisse au cours du 19^e siècle. Il se donne pour but d'explorer les Alpes suisses afin de les connaître et de répandre cette connaissance. Il s'organise selon le modèle politique de la Suisse en se divisant en sections qui, dans un premier temps du moins, coïncident avec les différents cantons. Ainsi, en 1871, à l'initiative des deux négociants bullois Léon et Auguste Glasson, est fondée la section fribourgeoise du C.A.S., à Romont. On lui donne le nom de section *Moléson*⁴. Composée essentiellement de gens de condition sociale aisée⁵, elle se donne comme but principal de connaître et de faire connaître les montagnes fribourgeoises et la principale contrée montagneuse du canton: la Gruyère.

La conquête sportive

Pour faire connaître quelque chose, il faut d'abord le connaître soi-même. Or, en ce troisième quart du 19^e siècle qui voit l'âge d'or de l'alpinisme et la conquête des principaux sommets alpins, les montagnes gruériennes n'ont encore été que fort peu parcourues et sont mal connues du «grand public». La section *Moléson* va donc d'abord partir à la conquête des sommets gruériens, prenant le relais, de manière plus intensive et approfondie, des voyageurs qui avaient déjà parcouru la contrée au cours du 19^e siècle. Il convient donc, dans un premier temps, d'analyser la conquête sportive de la montagne gruérienne et la contribution essentielle qu'apporte *Moléson* à cette conquête.

Situation avant 1871

«La mode! mot magique devant lequel tout doit se courber. La mode est donc pour l'Oberland et pour d'autres sites incessamment parcourus. Elle n'a pas encore pris sous sa protection nos Alpes fribourgeoises, et pourtant ces sœurs jumelles à d'autres sœurs mieux favorisées ne manquent pas d'attraits; mais plus modestes, elles n'ont pas encore appelé sur elles les regards de la foule. Cela viendra peut-être. Les wagons vont verser chez nous leurs flots voyageurs. Grande artère de la circulation générale, la voie ferrée communiquera sa vie aux vaisseaux secondaires qui viendront s'y alimenter. Déjà nos chemins vicinaux s'améliorent, et le temps, il faut l'espérer, n'est pas loin où toutes les localités, mieux reliées entre elles, rendront plus facile l'accès de nos vallées et de nos montagnes.»⁶

Ces propos d'Héliodore de Raemy de Bertigny, un Fribourgeois qui parcourt les montagnes de son canton dans les années 1860, résument bien l'avis de nombreux voyageurs du 19^e siècle à leur sujet: les Préalpes fribourgeoises mériteraient de connaître un plus grand succès touristique, car elles sont peu visitées au prorata des beautés qu'elles offrent à voir et des intéressants itinéraires qu'on peut y effectuer. Les différents textes consultés révèlent en tout cas des excursionnistes enthousiastes, émerveillés par la vision d'un monde pittoresque dans lequel se mélangent pêle-mêle des endroits secrets, receleurs de légendes, ces chalets d'alpages, si typiques, trésors du patrimoine alpin de la Suisse, les armaillis et autres bergers enfin, chantres des vertus humaines qui en font des hommes simples et heureux. Nos voyageurs manquent en effet rarement l'occasion de soulever, à travers les endroits visités, les notes historiques et anecdotes propres à un tel lieu ou des informations sur les habitants, les mœurs et autres curiosités locales. De plus, les descriptions des différents endroits, villages et aussi sur la vie et le travail des armaillis abondent⁷.

Les itinéraires de ces premiers touristes convergent principalement autour de deux points, soit le Lac Noir et Charmey, auxquels il faut en ajouter un troisième, que nous étudierons ci-dessous, le Moléson. Le Lac Noir voit l'établissement d'une installation de bains thermaux dès 1783. En 1812, on construit un nouveau bâtiment, plus grand, plus solide et mieux situé que le premier, emporté par une avalanche l'année précédente. En 1825, l'Etat de Fribourg prend une décision importante pour le futur touristique du site, à savoir celle de construire une route cantonale qui y mène (construction qui

sera réalisée durant les années 1826-27). Enfin, l'ensemble des bains sera reconstruit en 1912⁸. Ils prennent une certaine importance et seront relativement bien visités dès le début du 19^e siècle⁹. Charmey, au cours du 19^e siècle, devient une sorte de point central pour faire des excursions dans les Préalpes fribourgeoises. Il faut dire que sa position géographique fait de ce village un endroit rêvé car elle permet d'atteindre assez rapidement un bon nombre de montagnes (et surtout de vallées, à l'époque) des Préalpes fribourgeoises. De plus, le village semble prendre conscience assez tôt, évidemment de manière relative, du phénomène touristique et des répercussions financières que cela peut comporter pour lui, si l'on en juge d'une part par l'existence d'une certaine infrastructure hôtelière, et d'autre part aussi par l'existence, dès avant 1870 semble-t-il, d'une «société d'embellissement», véritable sœur aînée des «société de développement» et «office du tourisme» d'aujourd'hui, chargée de rendre la région la plus attrayante possible, notamment en construisant des sentiers et en maintenant ceux créés par les armaillis¹⁰. En consultant l'ouvrage d'Hubert Charles, on constate que, mis à part la course au Moléson, tous les itinéraires en montagne qu'il propose tournent autour de Charmey: la vallée de Charmey, de Charmey à la Berra par la Valsainte et le Lac Noir, de Charmey aux Morteys¹¹, de Charmey aux pâturages qui sont au-delà du ruisseau de «Mothélon» et de Charmey à Bellegarde. Quant à Héliodore de Raemy de Bertigny, en séjour à l'hôtel des Bains du Lac Noir, il se promène pendant le temps qu'il a à disposition entre les trois repas quotidiens de l'hôtel, dans les environs du Lac Noir¹². Ainsi, et même si ce dernier fait une fois l'ascension du Kaiser-egg, ces touristes des Préalpes fribourgeoises du 19^e siècle parcourront les vallées ou les chemins qui relient les différents villages, plutôt que les sommets des montagnes. Il y a cependant un sommet qui fait exception, car étant déjà fort parcouru: j'ai nommé le Moléson.

Le Moléson, la «première» montagne du canton de Fribourg

En 1877, Hubert Sottaz, membre fondateur de la section *Moléson*, dans son article sur «Les montagnes du canton de Fribourg»¹³ parle de la cime qui a donné son nom à la section en disant que c'est une montagne

«qui est loin d'avoir la réputation du Righi mais qui, sous plus d'un rapport le vaut bien.»¹⁴

Le Righi de la Suisse occidentale! Voilà une attribution pour le Moléson que l'on retrouve chez beaucoup d'auteurs. Il faut dire que le panorama

(splendide, au demeurant) dont on jouit depuis son sommet, contribue grandement à cette appellation. Mais, pour jouir de ce panorama, il faut gravir la montagne! Ce qui n'est pas forcément évident en une période où le «touriste moyen» rechigne souvent à aller sur les sommets, préférant cheminer dans les vallées. Mais, pour le Moléson, on fait une exception! Il faut dire que cette montagne, quelque peu isolée du reste de la chaîne dont elle fait partie, en tout cas quand on la regarde depuis la plaine, au-dessus de laquelle elle s'élève majestueusement, produit un effet particulier sur les touristes et leur donne une envie irrésistible de la gravir, comme l'atteste Léger-Marie Philippe de Tranchant de Laverne, en 1793¹⁵. Et comme l'ascension se révèle n'être pas trop difficile, ce belvédère va devenir le terrain d'une course privilégiée dans la Gruyère au cours du 19^e siècle. Pour cela, il est la «première» montagne fribourgeoise. En tout cas, tous les auteurs consultés ont fait son ascension et la décrivent: c'est la seule montagne des Préalpes fribourgeoises qui a droit à un tel traitement de faveur. Il est intéressant de constater que pour la majeure partie de ces ascensions, on part de Bulle, de nuit, de bonne heure le matin, et que l'on se trouve déjà à une bonne altitude, parfois même au sommet¹⁶, quand le jour se lève. Le spectacle du lever du soleil sur les Alpes semble donc être fort prisé. Dans la plupart des cas, le touriste fait son ascension accompagné d'un à plusieurs guides, recrutés à Bulle ou dans les environs. Hubert Charles, en 1826, donne une description précise du chemin à prendre depuis Bulle jusqu'au sommet¹⁷, mais à cette époque, il est rare que l'on s'aventure sans guide pour une telle ascension. Il faut dire que l'effort consenti est jugé conséquent, mais il en vaut la peine, comme l'attestent ces témoignages:

«Parvenu au sommet, la vue dédommage pleinement des peines qu'on a supportées pour en jouir: elle est vraiment superbe»¹⁸

«Nous arrivâmes au sommet, le soleil déjà levé, et j'avais acquis une fois de plus la conviction sentie que l'homme est obligé de gagner, non seulement son pain, mais encore son plaisir à la sueur de son front» [car la vue depuis le sommet est l'] «une des plus magnifique de Suisse.»¹⁹

1871-1890:

«Quelques exploits dans les montagnes de la Gruyère»

Une fois créée, la section *Moléson* va s'activer à connaître les montagnes du canton et plus spécialement celles de la Gruyère. Enfin, s'activer... N'exagérons rien! Les débuts de l'activité sportive de *Moléson* ne sont pas

intenses²⁰ et d'une manière générale, les clubistes préfèrent concentrer leurs efforts et leur attention sur le banquet qui suit toujours une course de la section, plutôt que sur la course elle-même... Il y a cependant quelques clubistes qui font exception et qui se lancent, de manière individuelle par rapport à la section, à la conquête de la montagne gruérienne. Ce sont leurs pas que je propose de suivre maintenant: ceux des premiers véritables alpinistes de la montagne gruérienne. Pour ce faire, il existe des documents privilégiés qui nous donnent quantité de renseignements sur ces ascensionnistes fribourgeois des années 1870-1880, révélant fort bien leurs attitudes et aussi leurs aptitudes sportives, de même que leur approche et leur conception de la montagne et de l'alpinisme en général: il s'agit de leurs récits de courses et d'excursions²¹. Je baserai ici mon étude sur deux récits de courses effectuées dans les Préalpes fribourgeoises, écrits (ou publiés) par deux membres de *Moléson* en 1873, relatant les courses qu'ils ont effectuées l'un à la Cape au Moine en 1868 et l'autre au Vanil Noir en 1872²².

Plusieurs éléments ressortent de ces deux récits. Premièrement, on peut mettre en évidence le côté «explorateur» de leurs courses. En effet, ils effectuent ces courses à une époque où le but de leur ascension est encore fort peu connu. Jean-Louis Schaller se rend sur la Cape au Moine²³ pour déterminer précisément de quel sommet il s'agit, car il n'est pas d'accord, à ce sujet, avec un ami, et, de même, les avis des gens habitant au pied de la montagne (les habitants de Châtel-St-Denis et Montbovon, principalement) divergent à ce sujet. Cette montagne est donc, selon ses termes, une «terre inconnue». A cet égard, il ascensionne la montagne, passe la nuit au sommet et y allume des feux de Bengale afin qu'on le voit d'en bas. Le lendemain, il redescend et organise une sorte de «colloque» avec des gens de la région, au cours duquel on établit que la sommité gravie est bien la Cape au Moine²⁴. Le Vanil Noir, que gravit Etienne Fragnière en 1872, est lui clairement localisé (il est plus connu que la Cape au Moine car il est le plus haut sommet du canton), mais on ne connaît que très mal les chemins qui permettent d'accéder à son sommet et les renseignements et détails les plus contradictoires fourmillent au sujet des très grandes difficultés que fournit cette ascension... En effet, avant d'entreprendre l'ascension, l'auteur recueille le plus d'informations possibles sur la montagne qui cultive la réputation d'être très difficile (voire quasi impossible) à gravir, réputation que notre clubiste trouvera, après son ascension, exagérée et qu'il met à mal en affirmant que la montagne est d'un accès pénible, sans être cependant difficile²⁵. On voit donc que ces premiers clubistes actifs de *Moléson* font figure de véritables pionniers et qu'ils partent à la découverte de la région



Sur le chemin du Vanil Noir, le Lac de Caudrez et le chalet de Bonavaux au début du siècle.

(Coll. P. Borcard)



montagneuse du canton, dont la majorité de leurs contemporains ne connaissent que fort peu de choses. En cela, ils répondent, de manière individuelle (et en petit nombre!) à l'attente fixée par les statuts de la section, qui demandent à celle-ci d'acquérir et de propager la connaissance des Préalpes fribourgeoises. Mais cette exploration ne se fait pas de manière systématique et se cantonne à quelques montagnes choisies.

Deuxièmement, il ressort de ces textes le côté bourgeois de nos alpinistes. On découvre des citadins qui vont effectuer leur ascension. Pour ce faire, ils s'attachent les services de guides (dans les deux cas, des chasseurs de la région) censés connaître le pays. Les «performances» de ces guides sont jugées sur un ton plutôt paternaliste et on les recommande ou non aux futurs touristes qui veulent effectuer ces ascensions. Dans le même ordre d'idée, lors de son ascension au Vanil Noir, Etienne Fragnière vante la jolie cascade de Grandvillard, tout en déplorant le fait qu'

«on ne peut guère y approcher sans avoir les pieds dans l'eau et sans courir de grands risques de tomber dans le ruisseau»²⁶

On veut donc jouir des charmes de la contrée, mais tout en disposant du minimum de confort qu'il sied à un «Monsieur»... terme employé d'ailleurs par Jean-Louis Schaller lorsqu'il redescend de la Cape au Moine et qu'il voit «un Monsieur (en l'occurrence le curé de Montbovon) et un montagnard» venir à sa rencontre... Nos alpinistes, comme d'ailleurs tous les autres de cette époque, ont donc une claire volonté de se démarquer des habitants des régions montagneuses.

Quant au récit proprement dit, il ne peut (dans les deux cas) se débarrasser d'un ton assez emphatique (et parfois même un peu lourd pour le lecteur de la fin du 20^e siècle) où l'on perçoit une nette volonté de la part des auteurs d'attirer l'attention sur la montagne qu'ils ont gravie et de faire envie au lecteur d'y aller. Les descriptions, souvent des plus lyriques, sont en effet nombreuses dans ces récits, surtout dans la partie relatant l'ascension de la montagne. Et là, force est de constater que l'alpinisme fribourgeois de l'époque est en retard par rapport à l'alpinisme européen en général. Il est en effet plutôt anachronique de voir Jean-Louis Schaller, surtout, relater les mille péripéties que fournit l'ascension de l'arête finale de la Cape au Moine (où l'on doit «grimper des rochers très élevés, se hisser de roc en roc, se cramponner à toutes les fissures ou anfractuosités de la roche presque entièrement nue»), à une époque qui voit s'achever la conquête des

principaux sommets des Alpes, lesquels présentent tout de même des difficultés d'escalade autrement plus importantes. Cela d'autant plus qu'à cet endroit, s'il faut certes faire attention à ne pas glisser, un randonneur moyen «normal» d'aujourd'hui ne trouvera cependant aucune difficulté à surmonter. Il ne faut cependant pas oublier que cette conquête des Alpes, attirant vraiment, pour la première fois, l'attention d'un public qui s'élargit, sur l'espace montagnard, joue certainement un rôle de stimulant sur ces alpinistes fribourgeois qui, n'ayant pas une grande expérience de la montagne, se mettent à explorer (c'est bien le terme qui convient) la partie montagneuse, encore fort peu connue, de leur canton. Par conséquent, manquant de points de repères et de comparaisons, on peut comprendre que ces ascensions fassent figure «d'exploits», tant pour leurs auteurs qui y voient mille difficultés que pour le public fribourgeois qui s'y intéresse, à l'instar des membres de *Moléson* qui, suite à la lecture en séance par Jean-Louis Schaller de son récit d'ascension à la Cape au Moine, accueillent par un tonnerre d'applaudissements frénétiques ce «récit très intéressant».²⁷

1890-1920:

Age d'or de l'alpinisme en Gruyère: la conquête des Gastlosen

A la fin du 19^e siècle, la pratique sportive s'intensifie notamment au sein de *Moléson*. Sous l'influence de plusieurs membres très actifs dans le domaine de l'alpinisme (surtout Jules Repond), la section augmente ses courses en commun²⁸ et conquiert peu à peu tous les sommets fribourgeois: la montagne gruérienne passe désormais de plus en plus dans le domaine des espaces connus, et même bien connus. Cette ère de conquête systématique des sommets gruériens fait figure de véritable âge d'or de l'alpinisme en terre fribourgeoise, lequel est symbolisé par les premières ascensions des montagnes les plus abruptes et périlleuses à escalader du canton: celles de la chaîne des Gastlosen.

«De manière générale, j'encourage vivement les alpinistes fribourgeois à se familiariser avec les Gastlosen et Sattel spitzen trop longtemps délaissées. Ce coin montagneux est pittoresque à souhait; on peut en jouir en s'y promenant paisiblement comme on peut s'y livrer à des escalades écervelées; chacun y trouvera ce qu'il cherche à la montagne»²⁹

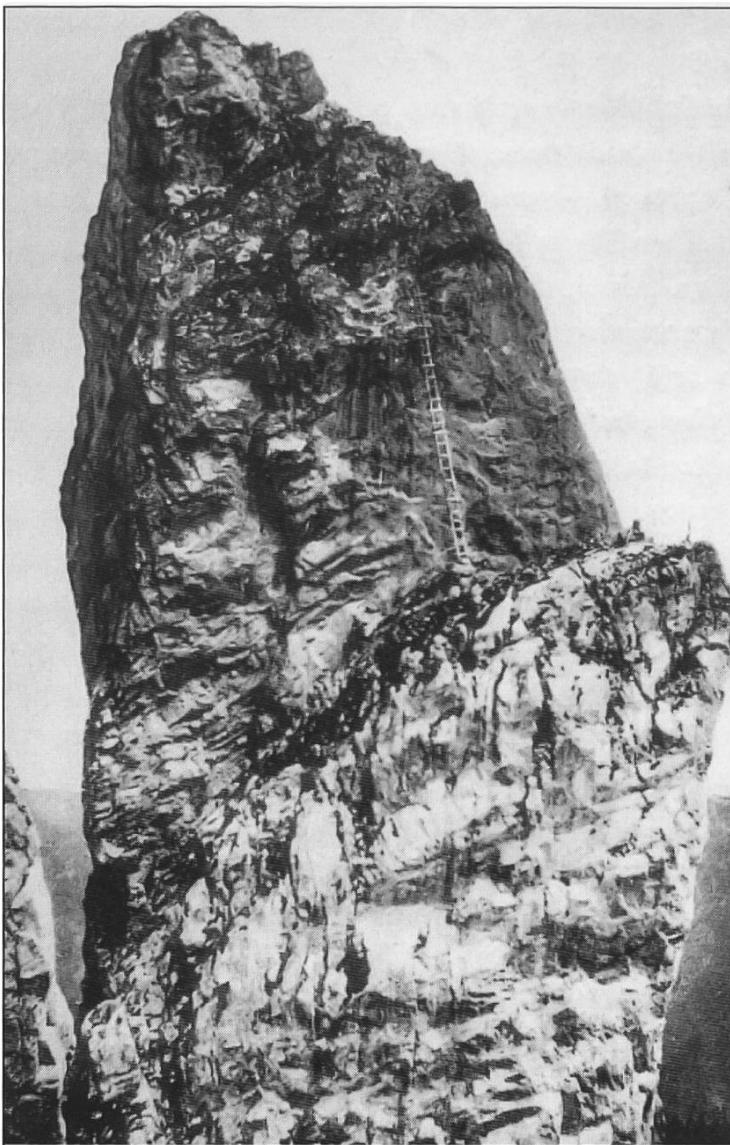
Ces propos sont tenus par Jules Repond en 1892. Ils sont extraits du récit d'une course qu'il a faite cette même année dans les Gastlosen avec deux

autres membres de *Moléson*, Raymond de Boccard et Auguste Weissenbach. Il reprend ce récit au cours d'une séance de section automnale de la même année, vantant à l'assistance l'aspect quasi unique de la chaîne des Gastlosen et de ses rochers verticaux et nus jusqu'à 300 m de leur base, décrivant leur étrange structure qui leur donne un aspect redoutable, quasi unique dans les Alpes. Ainsi, pour la première fois, l'attention est vraiment attirée dans la section *Moléson* sur cette chaîne des Préalpes fribourgeoises, encore mal connue, située aux confins des frontières (sud-est) cantonales et qui présente de loin le profil le plus escarpé que l'on peut trouver dans ces Préalpes. De plus, Jules Repond insiste sur le fait que c'est un clubiste bernois qui a effectué, en 1890, une des premières ascensions que l'on a recensée dans ces montagnes et qui a attiré

«notre attention sur la seule chaîne de notre territoire qui offre des cimes inaccessibles ou du moins jugées telles jusqu'à présent»³⁰

Dès lors, les clubistes de *Moléson* se devaient de réagir: c'était à eux de partir à la conquête de cette chaîne située essentiellement sur le territoire cantonal fribourgeois et de s'attaquer à ses sommets difficiles, et non plus de se rendre uniquement sur ses sommets plus faciles, tels la Dent de Savigny ou la Dent de Ruth, qui soit dit en passant fournissent déjà le terrain à de belles escalades.

Deux hommes répondent tout particulièrement à l'attente de Jules Repond³¹: l'avocat Georges de Gottrau et surtout le professeur de géologie à l'Université de Fribourg Raymond de Girard. Ce dernier va même finir par faire de la conquête des Gastlosen une affaire personnelle. Il va étudier de fond en comble la chaîne, autant au niveau de sa structure géologique qu'à celui de ses possibilités d'escalades. Il détermine 60 sommets appartenant à la chaîne (qu'on peut en fait réduire à 38 principaux), dont tous ceux qui présentent des difficultés réelles d'ascension (soit 28 sommets) sont encore vierges au printemps 1903, date qui marque le début de cette conquête³². 10 ans plus tard, en 1913, le dernier de ces 28 sommets est conquis: la conquête des Gastlosen est terminée. Raymond de Girard ne réalise pas moins de 18 «premières ascensions», Georges de Gottrau 4, alors que les 6 dernières sont réalisées par des Bernois (les quelques autres sommets plus ou moins difficiles de la chaîne ayant déjà été conquis quelques années auparavant, certains par des membres de *Moléson*, d'autres par des clubistes bernois).



Au début du XX^e siècle, la conquête des Gastlosen passe par l'aide de guides locaux, comme Olivier Rime de Charmey.

(Annales fribourgeoises, Les Alpes fribourgeoises et la Gruyère)

Il est intéressant d'analyser un peu plus en détail cette conquête. Pour ce faire, je vais suivre les pas de son principal acteur: Raymond de Girard. Ce dernier a laissé de nombreux écrits sur cette conquête. Tout d'abord, il a écrit, durant la période de cette conquête, plusieurs articles, publiés principalement dans *l'Echo des Alpes*, mais aussi dans l'ouvrage *Les Alpes fribourgeoises et la Gruyère*. En 1921, il publie, sous les auspices de la section qui entend par là marquer son 50^e anniversaire, *La conquête des Gastlosen*, ouvrage qui retrace l'ensemble de cette conquête. Si on ajoute en plus les nombreux articles géologiques qu'il a consacrés aux Gastlosen, on comprend que ces dernières lui ont fourni un sujet vraiment privilégié. Pour lui, les Gastlosen représentent la montagne telle que la comprend «l'alpiniste moderne», c'est-à-dire qu'elle permet un corps-à-corps avec le rocher et offre une variété extraordinaire de difficultés, source principale de l'attrait que procurent les escalades qu'on peut y effectuer³³. Le ton employé est donc celui d'un alpiniste qui se veut résolument conquérant, ce qu'il a d'ailleurs assurément été. Tout au long des pages qui narrent ses escalades, on retrouve la farouche volonté du grimpeur qui veut absolument vaincre, coûte que coûte, l'obstacle qui se dresse devant lui. Et cet obstacle réside souvent dans de formidables parois de rochers, lisses, qui paraissent absolument inabordables, surtout si l'on songe au matériel des alpinistes de l'époque... Certains passages seront d'ailleurs à tel point inabordables que Raymond de Girard les franchira à l'aide d'échelles, qu'il fait soit transporter par ses guides et autres porteurs depuis les villages environnants jusqu'à certaines arêtes, parfois particulièrement abruptes, de la chaîne des Gastlosen, soit construire sur place par ces derniers, avec toutes sortes de matériaux qu'ils ont dû monter jusqu'à ces hauteurs³⁴. Il ne manque pas, d'ailleurs, dans ses articles, de faire de longs plaidoyers où il se justifie sur cet emploi d'échelles, expliquant qu'elles ont été employées en des endroits absolument impossibles à franchir autrement et néanmoins indispensables à franchir, si l'on voulait réaliser l'ascension de la montagne convoitée. De plus, selon lui, le transport, périlleux, des échelles en de tels endroits faits de rochers abrupts, constitue une excuse, s'il était besoin, de l'emploi de ces engins, car c'est une véritable performance que de les avoir amenés là-haut. Il dit que cinq de ses «premières» étaient absolument impossibles sans échelles; devait-il y renoncer pour autant?³⁵ On constate donc que notre homme est très fier, et que s'il est parfois excessif dans ses propos, force est de reconnaître que les conditions de l'alpinisme de l'époque sont fort différentes de celles d'aujourd'hui et que même en employant des échelles, ses ascensions n'en sont pas moins de véritables exploits.

Raymond de Girard n'a pas accompli ses ascensions seul, loin s'en faut. Il est toujours accompagné par ses guides³⁶, Olivier Rime de Charmey et Albert Boschung et Edouard Buchs de Bellegarde. On peut dire que ces derniers lui préparent véritablement le terrain, multipliant, sur sa demande, les explorations de cimes et marches d'approche dans les Gastlosen, susceptibles de fournir les indications nécessaires sur le parcours à adopter pour la «première ascension» d'un sommet. Si les relations semblent bonnes entre lui et ses guides, on perçoit toutefois le net décalage de condition sociale qui les sépare dans les propos que Raymond de Girard tient au sujet de ses guides, où un paternalisme, parfois pesant pour le lecteur de 1995, s'étale page après page, dans son attitude vis-à-vis d'eux. Comme on l'a déjà dit, ce phénomène n'est pas un cas isolé, mais est au contraire une constante dans le monde de l'alpinisme, où l'alpiniste, appartenant en principe à la bourgeoisie, se sent naturellement supérieur à son guide d'origine montagnarde. Dominique Lejeune fait en tout cas la même constatation sur la situation, à la même époque, en France et donne une définition du guide qui correspond bien, je trouve, aux rapports qu'on peut définir entre le professeur à l'Université de Fribourg et les montagnards de Charmey ou Bellegarde:

«Le guide, une fois reconnues ses qualités, n'est dépeint que comme une forme particulière du «brave homme» de la société bourgeoise de la III^e République: innombrables sont les portraits de guides qui ne sont que de bienveillantes caricatures percluses de lieux communs»³⁷

Une bonne illustration de ce décalage de condition sociale réside dans le tableau récapitulatif des «premières ascensions» dans les Gastlosen que dresse Raymond de Girard. Ce tableau mentionne les différentes montagnes, avec les différents touristes qui ont effectué l'ascension (et à côté, le[s] guide[s] qui se trouvai[en]t avec eux). On considère donc les «premières» effectuées par des touristes, soit des bourgeois. Or, certaines montagnes ont assurément été déjà ascensionnées par quelque chasseur de la région, mais cela n'est nullement mentionné... On se contente de vagues suppositions (qui signalent le fait dans les textes). Une «première» est donc considérée si elle est le fait d'un touriste, pas d'un indigène³⁸. A ce sujet, une anecdote est particulièrement révélatrice dans la conquête des Gastlosen. Lors de la première ascension du Grand Grenadier, en 1905, Raymond de Girard, qui avait chargé Albert Boschung et Edouard Buchs de poser une

échelle contre la dernière paroi, particulièrement lisse, du pic, est absent, retenu par un congrès en Belgique. Or, ses hommes de main profitent de quelques jours de beau temps pour s'acquitter de leur tâche, et, naturellement, vont jusqu'au sommet de la montagne. Quand de Girard rentre et apprend qu'ils ont fait l'ascension sans lui, il éprouve une profonde jalousie et doit se retenir pour ne pas blâmer ses guides. L'année suivante, il effectue l'ascension en leur compagnie. Et là, il insiste sur le fait qu'il est le premier touriste à effectuer l'ascension... il insiste si bien que dans le tableau récapitulatif, il s'attribue la «première» (il mentionne pour cette «première» la date de son ascension de 1906) et signale juste les deux habitants de Bellegarde comme simples guides.

D'une manière générale, on peut dire que de Girard tient beaucoup à la paternité de ces «premières» et à être considéré comme le principal protagoniste de la conquête des Gastlosen. On sent dans ses propos une très grande fierté sur la valeur des «performances sportives» d'ascensionniste qu'il a accomplies. Il insiste souvent sur le fait que les habitants de Charmey et des autres villages environnants ne voulaient pas croire, dans l'immédiat, qu'il avait réalisé ces ascensions, ce à quoi il leur rétorquait qu'ils pouvaient aller vérifier sur place, car il avait laissé des traces de son passage... ce que personne ne faisait jamais, se plaît-il à souligner. Mais il est sûr que ses performances rejoaillissent sur l'ensemble de la section *Moléson* et lui assurent une certaine notoriété dans le monde du C.A.S. De même, les Préalpes fribourgeoises acquièrent, par l'entremise des Gastlosen dont on retrouve des photos dans toutes les revues du C.A.S. de l'époque, de manière définitive, le statut de terre d'alpinisme, statut qu'elles ne possédaient pas vraiment auparavant. Pour ces raisons, Raymond de Girard, qui est quand même incontestablement le principal initiateur de la conquête des Gastlosen, de par ses efforts, entreprises et ascensions, marque, en ce début de 20^e siècle, un des temps forts de l'activité sportive de *Moléson*. Et cela, même si son «œuvre» sera fortement contestée et controversée par les alpinistes qui s'attaqueront plus tard, sans échelles et autres artifices, aux Gastlosen³⁹.

La conquête des Gastlosen fait véritablement figure de symbole dans l'histoire de l'alpinisme en terre gruérienne. Elle marque une époque héroïque où, conformément aux buts que s'est fixée la section *Moléson* lors de sa fondation, on procède enfin à une exploration systématique, complète et fouillée du territoire préalpin fribourgeois et l'on se fait un devoir de vaincre tous les sommets se trouvant sur le sol cantonal.

Elle ouvrira aussi les montagnes gruériennes sur une nouvelle ère où la pratique de l'alpinisme et de la randonnée s'accentuera fortement, car elle contribuera à faire connaître ces montagnes dans tout le pays. De fait, l'activité sportive alpine s'accentuera fortement en Gruyère dans les années 1920, renforcée encore par le développement de la randonnée hivernale à ski qui commence de manière véritablement significative après la Première Guerre Mondiale.

Le problème touristique

Si la section *Moléson* s'était fixé comme premier but de connaître la montagne fribourgeoise, elle s'en était également fixé un second, indissociable de celui-ci: faire connaître la montagne fribourgeoise. Il s'agit donc, dans un deuxième temps, d'analyser l'effort touristique de *Moléson* envers la Gruyère ou plutôt de voir quelle est sa politique en matière de promotion touristique de la Gruyère.

Allant de paire avec l'exploration des sommets, la section entreprend aussi le marquage des chemins qui y conduisent (au moyen de poteaux indicateurs et de traces de peinture sur les rochers). Dès 1871, *Moléson* marque le chemin qui mène au sommet du Moléson. Suit le marquage progressif de pratiquement tous les autres sentiers des sommets gruériens (tel celui, en 1886, du Vanil Noir, où l'on pose en plus un câble au pas de la Borière). Parallèlement, la section publie un certain nombre d'articles sur les Préalpes fribourgeoises, principalement dans *L'Echo des Alpes*, revue des sections romandes du C.A.S.⁴⁰. Elle publie également plusieurs cartes des Préalpes fribourgeoises⁴¹. Enfin, en 1909, elle publie le magnifique ouvrage *Les Alpes fribourgeoises et la Gruyère*, qui, en plus d'articles sur la géographie et la géologie des lieux, ainsi que sur les aspects historiques, économiques, culturels (mœurs et coutumes) liés à la Gruyère, étudie systématiquement tous les massifs et la façon d'accéder aux différents sommets: c'est le premier guide des Préalpes fribourgeoises.

Moléson déploie donc incontestablement un effort de promotion touristique de la Gruyère. Il est dès lors intéressant d'essayer de mesurer, de manière certes très relative, l'impact qu'ont pu avoir les publications de *Moléson*. Pour ce faire, je propose d'analyser, à titre d'échantillon, le livre de sommet déposé par la section au Vanil Noir entre 1902 et 1907. Si cela ne permet de jauger les efforts de *Moléson* que de manière très mesurée,

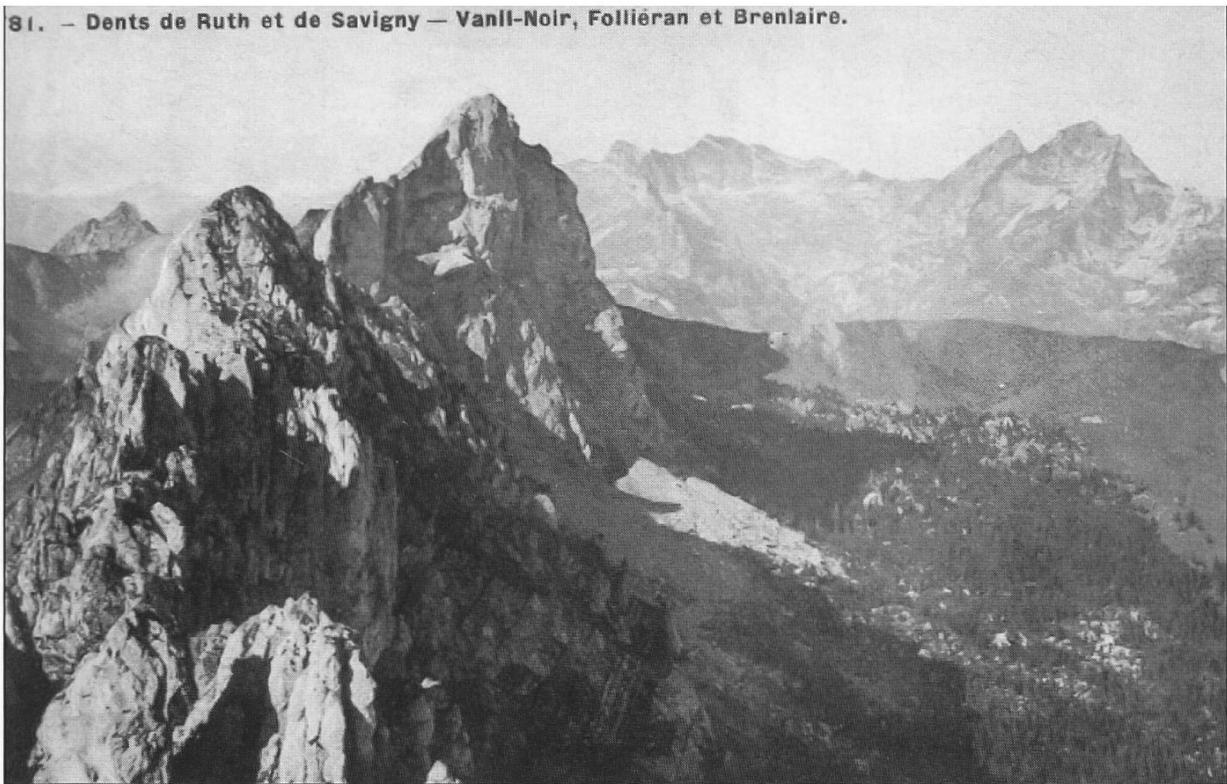
cela nous permet par contre d'évaluer la fréquentation du plus haut sommet fribourgeois au début du siècle, et par là même, de nous faire une petite idée sur la fréquentation des sommets gruériens en ce début de siècle.

Le livre de sommet du Vanil Noir (1902-1907)

Ce livre est déposé le 22 juillet 1902 au sommet du Vanil Noir. Il en est retiré au cours de l'année 1907, car il a été complètement rempli (la dernière inscription date du 18 août 1907). Par conséquent sont recensés dans cet ouvrage les touristes qui ont ascensionné le Vanil Noir entre ces deux dates. On en dénombre, pour cette période de cinq ans, un total de 916. Si ce chiffre doit être considéré avec prudence (car tout le monde n'a peut-être pas laissé les traces de son ascension au Vanil Noir), il doit cependant certainement être assez proche de la vérité, dans la mesure où on est généralement assez fier de laisser une trace de son ascension, comme l'atteste une lettre datée d'octobre 1907 d'un clubiste de *Diablerets* à la section *Moléson* pour lui signaler la disparition du livre de sommet (que *Moléson* a en fait retiré car il était rempli) et lui demander de le remplacer⁴². On considère en tout cas avec le plus grand sérieux ce livre de sommet et ce qu'il représente car on trouve, en tête de l'ouvrage, imprimé de manière très officielle que «la soustraction du présent livre sera poursuivie juridiquement», et diverses recommandations que le touriste doit suivre pour ne pas l'abîmer.

916 ascensionnistes pour une période dépassant légèrement cinq ans, cela représente une moyenne d'environ 183 personnes par an. Ce chiffre atteste que le plus haut sommet fribourgeois, en cette première décennie du 20^e siècle, connaît indéniablement un certain succès touristique, surtout si l'on considère qu'il est essentiellement visité durant les quatre mois de l'année (de juin à septembre) qui sont les plus propices pour effectuer son ascension. Qui sont ces ascensionnistes?... eh bien, essentiellement des hommes! On recense en effet 96% de touristes masculins contre seulement 4% de féminins. Il faut dire que l'alpinisme et le monde des montagnes en général, à l'époque, ne sont que fort peu ouverts à la femme (au sein du C.A.S. particulièrement). Cela est en plus confirmé par le fait que la plupart des femmes recensées sont des épouses ou parentes de clubistes fribourgeois accompagnant ces derniers dans leurs ascensions. Rares sont les femmes qui font seules une ascension... question de mentalités, sans aucun doute! La majorité des touristes du Vanil Noir durant cette période vient du canton de Fribourg (25% de la Gruyère, 19% de la ville de Fribourg et 5% du reste du canton). Mais on en recense également une part importante qui

81. — Dents de Ruth et de Savigny — Vanil-Noir, Folliéran et Brenlaire.



Avec le Moléson, ce sont les chaînes du Vanil Noir et des Gastlosen qui attirent, durant la première décennie de ce siècle, le plus d'alpinistes prêts à se livrer à des «escalades écervelées».

(Coll. P. Borcard)



666 A — Bonavaux et le Vanil-Noir

vient des autres cantons romands (28%) alors que 10% viennent de Suisse allemande et 8% de l'étranger. 5% de ces ascensionnistes sont membres de *Moléson*, 8% des autres sections romandes du C.A.S. et 3% des sections suisses allemandes. Enfin, 2% de ces ascensionnistes sont des guides.

Ce dernier fait est intéressant car ce pourcentage représente tout de même 21 guides⁴³ qui, chaque fois, accompagnent des touristes suisses ou étrangers. Si l'on sait que *Moléson* a instauré en 1898 un petit corps de guides dans les Préalpes fribourgeoises, on se rend compte que ce dernier a pu dans une moindre mesure officier, en tout cas durant les dix ans qui suivent⁴⁴. Cela constitue une première preuve que *Moléson* a, dans une moindre mesure certes, contribué à un développement touristique dans les Préalpes fribourgeoises, car ces personnes ont effectué cette ascension uniquement grâce à la présence du guide, et ce dernier est rémunéré pour son service. En outre, divers commentaires témoignent des services rendus par le marquage du sentier et le câble que *Moléson* a posé à l'endroit où la montagne comporte une profonde entaille. Les travaux d'aménagements de *Moléson* sont donc perçus comme facilitant l'accès de la cime et relèvent bien d'un apport touristique de la part de la section fribourgeoise.

Enfin, on peut dire que le Vanil Noir possède une certaine renommée (bien entendu relative, surtout par rapport aux sommets alpins). Plus haute montagne du canton, elle attire un bon nombre de Fribourgeois (49% du total des ascensionnistes), surtout de la Gruyère et de la capitale. Mais par contre, elle est beaucoup moins le centre de l'intérêt des clubistes de *Moléson*. En outre, un bon nombre de ses visiteurs viennent de la Suisse romande. A ces deux égards, on ne peut pas s'empêcher de penser que les publications, essentiellement en français, de *Moléson* jouent certainement un rôle attractif, pour le Vanil Noir, sur le touriste fribourgeois et romand, en présentant une montagne qui constitue un belvédère magnifique, dont l'accès est relativement facile et bien aménagé, sans toutefois que la cime ne soit «un simple talus», montagne qui est tout de même le plus haut point du canton, ce qui peut éveiller la curiosité. Le touriste «visé» n'est dès lors pas le clubiste averti, véritable alpiniste qui se tournera davantage vers quelque chose de plus difficile à ascensionner⁴⁵, mais le randonneur d'occasion, qui n'a pas trop peur du vide et dont la curiosité a peut-être été aiguillonnée par un des écrits de la section.

Si *Moléson* a fait d'indéniables efforts pour attirer les randonneurs dans les montagnes de la Gruyère, on ne découvre par contre pas chez elle une vérité

table volonté de développer une économie touristique. Si dans les premières années d'existence de la section, on trouve parfois des propositions allant dans ce sens⁴⁶, car favoriser le tourisme signifie favoriser l'alpinisme, rien de concret n'est cependant fait. Puis, dès le début du 20^e siècle, à l'image du C.A.S. en général, elle commence à s'éloigner du tourisme qui devient un phénomène de masse, pour se placer dans la mouvance de mouvements tel le Heimatschutz, créé en 1905, qui visent à protéger le «sanctuaire alpin suisse» et à le défendre contre les assauts de la civilisation industrielle⁴⁷. J'illustrerai ce propos par deux exemples.

Le projet de chalet-auberge dans la vallée du Gros Mont (1906)

Le plus grand projet en matière d'économie touristique de la section *Moléson* est incontestablement celui de la construction d'un chalet-auberge au Gros Mont en 1906. Car, contrairement à, par exemple, l'hôtel projeté au sommet du Moléson, on réalise cette fois des plans beaucoup plus concrets. La première discussion à ce sujet remonte au 18 octobre 1905, au cours d'une séance de section. La proposition de construire un chalet-auberge au Gros Mont est soulevée par quelques membres. L'ensemble des membres présents se montrent assez intéressés, bien que quelques-uns émettent des craintes quant au financement de l'opération. Aussi, on décide, à l'unanimité des membres présents, de nommer une commission de trois membres chargée d'étudier cette question sous tous les points de vue⁴⁸.

Au sein de cette commission, Léon Glasson, de Bulle, sera le plus actif: c'est lui qui étudie vraiment la question et qui rédige un rapport complet sur le problème. Après avoir étudié l'endroit et les différents emplacements possibles, il choisit celui qu'il juge le plus favorable à cette réalisation⁴⁹. Puis, il expose clairement son plan de construction qui voit un chalet sur trois niveaux (sous-sol, rez-de-chaussée et 1^{er} étage) qui contiendrait tous les éléments «indispensables» aux touristes (cave, cuisine, salle à manger, salle de bain, fumoir, chambres à coucher de 1 ou 2 lits de manière à avoir 12 lits en tout). Il envisage en outre une dépendance avec un bûcher et un dortoir pour les guides et porteurs et un petit jardin autour du chalet avec des sentiers pour les promenades, une clôture en fil de fer entourant la propriété.

Ensuite, il parle de la manière dont sera géré le chalet-auberge. Un propriétaire, si possible du pays, accompagné de sa femme, s'occupera de soigner les clients. De plus, un jeune garçon sera engagé comme aide pour

les divers petits travaux, ainsi que pour faire chaque jour le voyage à Charmey avec un mulet, afin de rapporter du pain frais, le courrier des clients, les bagages des voyageurs etc. Un comité spécial de 3 membres de *Moléson* s'occupera de surveiller la gestion du tenancier et de fixer les différents tarifs inhérents à la location des chambres et aux biens de consommation qu'on vendra dans l'auberge. Cette dernière sera ouverte du 15 mai à la fin octobre de chaque année. Enfin, il expose le plan financier qui permettra, au moyen d'une émission d'actions et d'un emprunt hypothécaire de réaliser sans risque cette construction (dont les coûts sont estimés à 18000 fr.) et le plan d'exécution à suivre pour réaliser sans retard le projet (à savoir remettre la question en assemblée générale, obtenir les pleins pouvoirs pour la réalisation, puis une fois que l'assemblée a approuvé la question, acheter sans retard le terrain et confier l'exécution des travaux à des entrepreneurs de Charmey)⁵⁰.

Le 25 novembre 1906, après une longue discussion, l'assemblée générale de *Moléson* accepte les conclusions de ce rapport et décide donc de prendre l'initiative du projet de la construction d'un chalet-auberge au Gros Mont. A cet effet, elle nomme une commission, présidée par Léon Glasson, qui est chargée d'étudier la constitution d'une société indépendante d'actionnaires, dirigée par *Moléson* et chargée de trouver les fonds nécessaires pour financer l'opération⁵¹.

Donc, en 1906, *Moléson* met au point un véritable projet touristique dans la vallée du Gros Mont. Or ce projet n'est finalement pas réalisé. Pourquoi? La réponse est simple: le propriétaire du terrain concerné refuse d'en vendre une part à la section pour qu'elle puisse réaliser son ouvrage. Pourtant, ce propriétaire, Alexis de Gottrau de Marly, est membre de la section⁵². Il ne devrait donc pas y avoir de problème à ce qu'il cède une infime partie (environ 3200 m²) de son alpage, situé de plus dans une zone que les membres de la commission destinée à mettre sur pied le projet ont qualifiée d'«inculte». Le comité de *Moléson* est du reste du même avis dans la lettre qu'il adresse à Alexis de Gottrau qui lui demande de céder à la section cette partie de son alpage choisie par les membres de la commission:

*«Le dévouement que vous avez toujours témoigné à notre section nous permet d'espérer que vous accueillerez favorablement une demande destinée à faciliter l'accès des plus belles montagnes de nos Alpes fribourgeoises.»*⁵³

Cependant, Alexis de Gottrau refuse d'entrer en matière. Il évoque toutes sortes d'excuses que je ne vais pas exposer ici, mais qui, d'une manière générale, n'ont guère de fondement. Il met aussi en évidence le fait que, d'après lui, le projet est dû à l'action de quelques membres seulement⁵⁴. En fait, on observe un clivage au sein de la section au sujet de cette affaire. Si certains membres sont favorables au projet et veulent tout mettre en œuvre pour le réaliser, d'autres sont fortement réticents. On sent nettement cela dans la longue discussion qu'on tient à ce sujet lors de l'assemblée générale du 25 novembre 1906. En réponse aux partisans du projet, les opposants évoquent les problèmes «d'éthique face au C.A.S.». On se demande si *Moléson* a le droit d'être à la tête d'une telle entreprise, destinée à développer un tourisme qui ne correspond plus à l'esprit du C.A.S.. On se demande si *Moléson* agit dans l'esprit et en faveur du C.A.S. en faisant cela. Cet épisode intervient donc pleinement en un moment où le C.A.S., s'éloignant des milieux d'un tourisme qui devient une affaire de masse, se rapproche des idées de mouvements patriotiques tels que le «Heimatschutz». Il illustre un peu les deux attitudes qu'a eues le C.A.S. face au tourisme, à savoir celle du 19^e siècle qui voit le C.A.S. promouvoir le tourisme et les industries touristiques et celle du 20^e siècle qui voit le C.A.S. se distancer de ce tourisme qui est désormais un phénomène qui le dépasse et envers lequel il se sent étranger. Ce projet de chalet-auberge intervient au moment où s'opère la transition entre les deux attitudes et on observe une collision de ces dernières. Finalement, c'est la nouvelle qui l'emporte. Elle est symbolisée par Alexis de Gottrau qui, refusant absolument d'entrer en matière, semble être soutenu par de nombreux autres membres. Le fait est que cette affaire a dû causer des remous au sein de la section car dès l'année suivante, on ne fait absolument plus aucune mention de ce projet.

Moléson et les projets de lignes de chemin de fer au Moléson

L'évolution des mentalités au sein de *Moléson* vis-à-vis de l'économie touristique est particulièrement bien illustrée par son comportement dans l'affaire des projets de lignes de chemin de fer au Moléson. Entre 1904 et 1907, ce ne sont pas moins de 5 demandes de concessions qui sont émises au Département fédéral des chemins de fer à Berne, qui dessinent, schématiquement, 3 grands projets de lignes de chemin de fer sur la plus célèbre montagne gruérienne⁵⁵. Le premier est le fait de Bullois. Ils prévoient une ligne Le Pâquier – Moléson⁵⁶. Le deuxième est le fait de Châtelois qui prévoient une ligne Châtel-Saint-Denis – Gros Plané – Moléson⁵⁷. Le troisième enfin, projet le plus grandiose, prévu par la direction de la compagnie

«Montreux – Oberland bernois» (MOB), voit une ligne Les Avants – Col de Sonloup – Col du Soladier – Moléson⁵⁸. Ces projets contribueraient bien sûr fortement à développer l'industrie touristique de la région, surtout le troisième qui prévoit un tracé le long de la chaîne de montagnes à une altitude d'environ 1500 m avec une vue superbe sur le plateau romand. Le Département fédéral des chemins de fer à Berne, ne sachant pas à qui attribuer la concession, convoque les responsables des comités d'initiative pour parcourir ensemble les trois tracés envisagés. Cette course a lieu durant cinq jours, du 24 au 28 août 1908, selon un programme bien établi⁵⁹.

Moléson a bien entendu vent de ces projets. Le 29 juillet 1908, elle tient une séance spéciale dont le sujet, révélateur de l'attitude qu'elle va avoir dans cette affaire, est intitulé «La défense du Moléson»⁶⁰. On y discute le comportement à adopter face à ces différents projets de chemin de fer, puis on prend certaines résolutions qui constituent la position officielle de la section, position qu'on exprime dans une lettre (datée du 1^{er} août) que la section envoie aux membres des commissions fédérales chargées de l'étude des différents projets. *Moléson* dit vouloir analyser la situation uniquement sous un point de vue esthétique et laisser de côté les différentes préoccupations d'ordre technique ou économique, ou concernant les intérêts en présence: seul lui importe le devoir de préserver la beauté du paysage alpin fribourgeois⁶¹. On sent donc bien en elle les nouvelles orientations de pensée du C.A.S.. Or, si elle déclare ne pas s'élever contre l'idée même de la voie ferrée, elle s'oppose en revanche fortement à l'érection d'un bâtiment à son sommet ou sur son arête sommitale, de quelque nature que soit ce dernier, car cela détruirait complètement l'effet pittoresque de la cime (eh oui! on n'a plus les mêmes idées qu'en 1871!). Puis, elle s'oppose à des parcours qui «au lieu de se dissimuler, comme l'esthétique l'exigerait», se mettent au contraire en évidence sur le flanc de la montagne. Si, dans une moindre mesure, les tracés projetés depuis Le Pâquier et Châtel sont acceptables, sous réserve de quelques modifications, car ils empruntent le fond des vallées, celui partant des Avants, qui semble d'ailleurs le plus à même d'obtenir la concession, est jugé absolument inacceptable! Il décrit en effet, tout le long de la chaîne de la Dent-de-Lys, à une hauteur de 1500 m, une «rayure longitudinale» qui anéantit le caractère naturel de tout ce versant et «mutile» la montagne. De plus, les tunnels hélicoïdaux, presque à ciel ouvert, constituent autant d'«hideux stigmates» qui «défigurent» complètement la silhouette du Moléson. Le tracé abîme donc le Moléson qu'il se propose de mettre en valeur⁶². *Moléson* s'oppose donc de toutes ses forces à ces projets de chemin de fer au Moléson, en tout cas dans la forme sous

laquelle ils sont prévus, évoquant des raisons esthétiques. Par là, elle s'oppose plus fortement au tracé qui semble vouloir emporter la concession et qui, selon elle, est celui qui détruit le plus la beauté de la montagne⁶³:

«Persuadé, Messieurs, que vous trouverez légitimes en soi et suffisamment étayées sur des raisons positives, les protestations d'un Corps qui a, dans la région en cause, la garde de ce que la Suisse a de plus beau: le paysage montagnard, le Club Alpin fribourgeois, fort de l'appui moral de tous ceux qui, dans le canton et au-dehors, ont à cœur l'idéal suisse, le Club Alpin fribourgeois unanime, vous prie de faire droit à sa requête, d'écartier le tracé projeté «Les Avants – Moléson» ou tout au moins d'y faire introduire les modifications voulues pour conserver à ce coin de pays, que rien encore n'avait gâté, son aspect naturel et sa beauté alpestre.»⁶⁴

La perspective identitaire

Le troisième volet de l'article, sortant du simple contexte sportivo-touristique, analysera les efforts déployés par *Moléson* dans une perspective d'affirmation identitaire alpine fribourgeoise. En effet, il est intéressant de constater qu'à travers ses publications (essentiellement), *Moléson* contribue beaucoup à présenter une image d'un canton de Fribourg qui est avant tout axée sur la montagne. Pour ce faire, elle puise dans l'imagerie liée à la Gruyère et l'emploie pour légitimer la montagne fribourgeoise, pour montrer la tradition alpine de tout un canton et par là même pour revendiquer sa place dans une Suisse alpine qui s'érige en véritable mythe dans la seconde moitié du 19^e siècle⁶⁵.

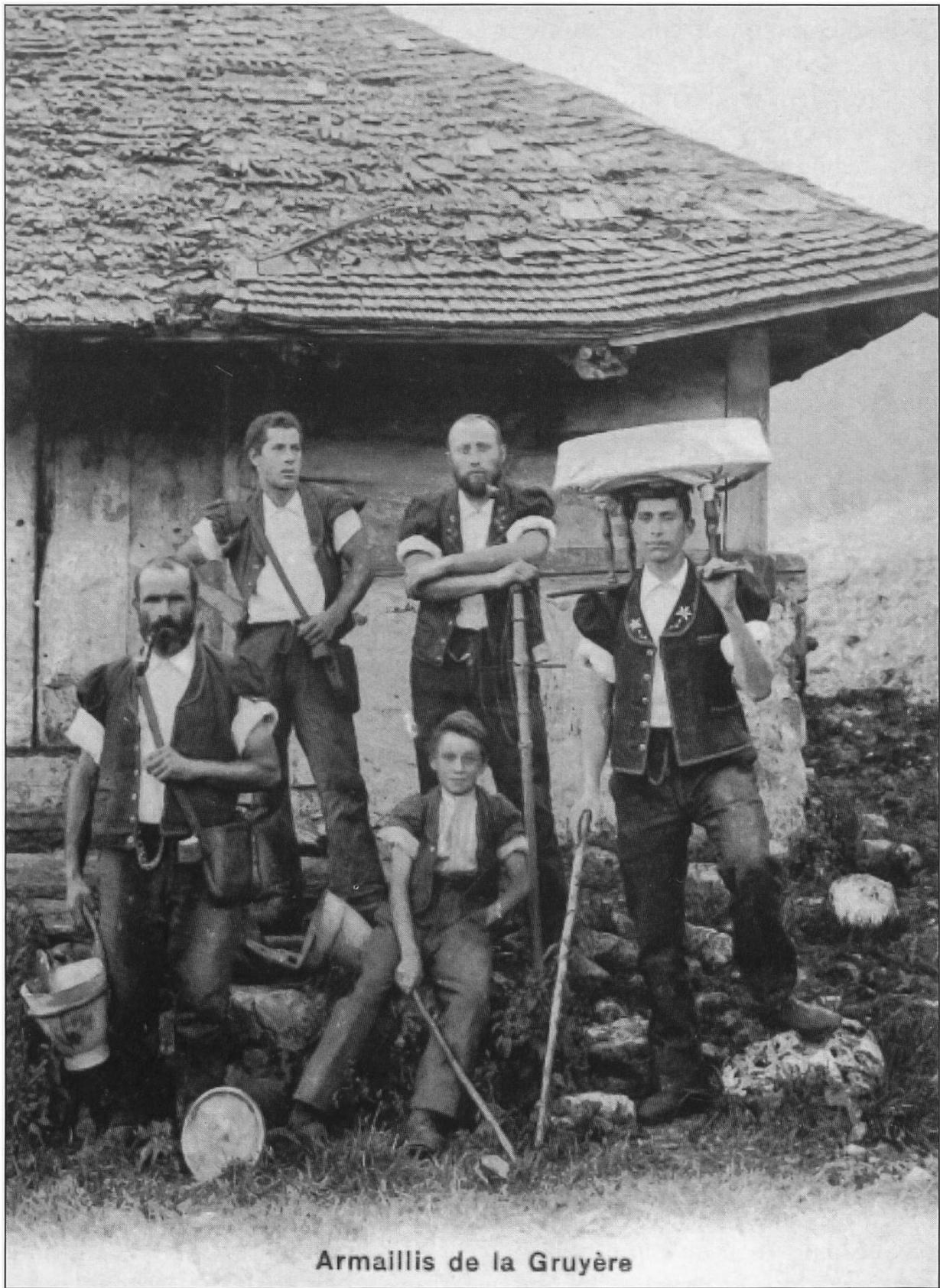
L'armailli de la verte Gruyère ou le mythe du bon sauvage

Dans les différents écrits de la section consacrés aux Préalpes fribourgeoises, il est une figure, emblématique, qui revient inlassablement au fil des pages: l'armailli. Que ce soit à travers les récits de courses ou les textes présentant les montagnes fribourgeoises, on ne manque jamais l'occasion d'évoquer la vie, les occupations et autres habitudes de cet habitant des Préalpes fribourgeoises. Il est intéressant de voir comment les auteurs, essentiellement de la ville de Fribourg, perçoivent et surtout montrent cet armailli. Premièrement, on constate à son sujet comme une sorte de refus de l'intégrer dans une quelconque temporalité. L'armailli est présenté comme

s'il avait toujours existé, comme s'il était absolument indissociable de ces Préalpes fribourgeoises que l'on veut mettre en évidence et qui le voient garder le bétail depuis la nuit des temps. J'exagère peut-être un peu, mais cette volonté de montrer l'armailli comme le descendant direct d'un homme ayant vécu durant «l'Age d'or» est très présente. Il n'est en effet pas un texte qui ne fasse allusion à la grande simplicité de ces montagnards, à la vie saine et pure qui est la leur dans l'alpe. Ils sont souvent évoqués par les randonneurs de *Moléson* du 19^e siècle qui, parlant d'un ton qui leur confère naturellement une supériorité par rapport à ces montagnards parfois un peu rudes, reconnaissent cependant leur grande gentillesse et leur sens de l'hospitalité, qu'ils ne manquent jamais d'accorder aux touristes alpins, notamment en leur faisant goûter leur fameuse crème, particulièrement appréciée par «nos Messieurs», et qui a parfois le don, à elle seule, de motiver l'effort de venir faire une course en montagne. En tout cas, *Moléson* ne manque jamais, en ce 19^e siècle, une occasion de faire l'éloge de cette crème de la Gruyère et prévoit chaque fois, quand elle organise une course avec d'autres sections (que ce soit au niveau romand ou suisse), une visite dans un chalet d'alpage fribourgeois dont le point essentiel réside en la dégustation de la crème concoctée par ces «charmants armaillis», dont nos randonneurs se rassasient, plus que de raison semble-t-il.

L'armailli, sa simplicité, celle de son logis, de sa manière de vivre, sa crème (dont la saveur sans pareille semble venir d'un autre âge)... tout cela donne du gardien de bétail des montagnes gruériennes l'image d'un homme issu d'un autre temps, fort ancien, authentique «bon sauvage» (au sens rousseauiste) ayant échappé à l'influence néfaste de la civilisation. Celui qu'on montre et dont on loue les vertus, à travers cet armailli, est en fait un véritable «*homo alpinus*» fribourgeois, homme du terroir, intègre, qui a échappé aux «malheurs» de la société urbaine et industrielle, et qui est à ce titre le parfait représentant de l'«*homo alpinus helveticus*» qui est donné comme possédant ces qualités par un bon nombre de voyageurs en Suisse et autres penseurs, ceci dès le 18^e siècle. L'image de l'armailli est donc affichée comme celle d'un Suisse véritable.

Ce dernier fait est intéressant. Il constitue la seconde remarque essentielle à propos de notre armailli. Ce dernier, surtout à partir du 20^e siècle, est «embrigadé» dans un sens patriotique. Plus que de simplement louer ses vertus et sa simplicité, on la cite maintenant constamment en exemple. Cette vie saine, en accord avec les belles Préalpes fribourgeoises, dignes représentantes du monde alpin suisse, instaurées en patrimoine culturel du pays, est



Armaillis de la Gruyère

Au centre de l'image de la Gruyère, colportée par la section Moléson du CAS, l'armailli, indissociable des Préalpes fribourgeoises. (Coll. P. Borcard)

donnée comme exemple à suivre dont chaque Suisse devrait s'inspirer. Sa pureté propre, celle de ses mœurs, celle de son inlassable travail, autant de qualités que l'on devrait retrouver en tout «bon Suisse». L'armailli est donc érigé en représentant fribourgeois de «l'idéal alpin suisse». «Homo alpinus» fribourgeois, il est mis en avant comme symbolisant l'image d'un canton qui se veut alpin, donc qui se veut suisse.

Parallèlement à ses écrits, *Moléson* diffuse aussi l'image de l'armailli par des moyens visuels. En 1883, lors de l'exposition nationale de Zurich, elle expose un costume complet «d'armailli fribourgeois». Elle récidive lors de celle de Genève en 1896. «L'homo alpinus» fribourgeois est donc montré concrètement comme représentant de «l'homo alpinus helveticus». Il le sera encore plus par les photographies. La section présente aussi, lors de ces deux expositions, des photographies d'armaillis. Ces dernières accompagnent également certains textes de la section, par exemple dans *l'Echo des Alpes* et *Les Alpes* ou dans *les Alpes fribourgeoises et la Gruyère*. Loué et montré par *Moléson* dès le dernier quart du 19^e siècle, l'armailli avec son costume si caractéristique, à partir du 20^e siècle, est véritablement mis en exergue et façonne une image alpine de Fribourg qui va imprégner les mentalités. *Moléson* ne sera bien sûr de loin pas seule à façonner cette image alpine de Fribourg au moyen de l'armailli, mais sa contribution à ce phénomène est loin d'être négligeable.

Le chalet d'alpage fribourgeois ou une culture architecturale alpestre fribourgeoise

Après l'armailli, portons notre regard sur son lieu d'habitation: le chalet d'alpage. Car ce dernier constitue indubitablement une autre facette importante de l'image alpine que l'on a donnée au canton de Fribourg. *Moléson* ne sera d'ailleurs pas la dernière à parler de cette construction qui fait, selon elle, incontestablement partie du patrimoine culturel alpin de la Suisse. Elle ne manque en tout cas jamais une occasion de l'évoquer dans ses écrits. A travers les récits de courses, on évoque les moments passés dans les chalets d'alpage fribourgeois, où l'on dort pour la nuit avant d'ascensionner la montagne le lendemain. Il y règne une atmosphère de convivialité particulièrement privilégiée: repas pris au chalet, discussions autour de l'âtre, nuit passée dans le foin... tout cela n'a certes pas le confort de l'hôtel, mais confère à nos grimpeurs un intense sentiment de «vivre la montagne» (même si on n'a pas forcément envie de renouveler trop souvent l'expérience). Surtout, on aime décrire, dans ces récits de courses, comme dans

les textes parlant en général des montagnes fribourgeoises, ces chalets, véritables bijoux de construction alpestre, à la base carrée surmontée d'un toit à quatre pans, le tout recouvert de ces bardeaux en bois, si typiques de la Gruyère... si typiques des Préalpes fribourgeoises! Ces chalets sont considérés comme une construction appartenant, dans son entier et de manière exclusive, au patrimoine culturel alpin suisse. Certains n'hésitent même pas à dire que le chalet fribourgeois constitue une des constructions qui caractérise le mieux l'art alpestre⁶⁶.

Ainsi, dans la présentation d'une image alpine du canton de Fribourg par *Moléson*, le chalet d'alpage trouve toujours sa place, notamment par l'entremise de superbes photographies, par exemple aux stands de la section, lors des expositions nationales de 1883 et 1896, ou dans ses publications, qui se veulent les témoins d'une authentique culture architecturale alpestre fribourgeoise. En effet, qu'y a-t-il de plus typiquement alpin que le chalet, et par-là même, qu'y a-t-il de plus typiquement suisse que le chalet? En revendiquant une architecture alpestre propre à Fribourg, mais qui est à même de caractériser pour le mieux l'art de la construction de bâtiments en montagne en général, *Moléson* démontre une incontestable identité alpine de ce dernier et l'insère de plein droit, au même titre que tous les cantons alpins, et sur un pied d'égalité avec eux, dans le monde alpin suisse.

La plus belle manifestation de *Moléson* présentant le chalet d'alpage comme un témoin d'une culture architecturale alpestre fribourgeoise se situe dans le cadre des expositions nationales de 1883 et 1896. La section fribourgeoise a en effet fait construire spécialement pour l'occasion une maquette de chalet gruérien (la base du chalet est environ d'un mètre) qu'elle donne ainsi à voir au public des deux expositions. Le moindre détail de l'architecture spécifique des chalets d'alpage fribourgeois y est reconstitué avec minutie: on veut montrer aux gens la véritable habitation montagnarde fribourgeoise. De plus, le toit de la maquette peut s'ouvrir grâce à un système de charnière, ce qui permet de montrer, d'un seul coup, tout l'aménagement d'un chalet d'alpage fribourgeois, qui a été fidèlement reconstitué à l'intérieur, jusque dans ses plus infimes ustensiles comme la «rustique cuillère à crème en bois»⁶⁷. Cette présentation du chalet fribourgeois, à l'occasion de ces expositions, est couronnée de succès: lors de celle de Zurich, on trouve même une personne désireuse d'acheter la maquette à la section, qui, après hésitation, décide finalement de la conserver⁶⁸. L'exemple est révélateur: l'image alpine du canton de Fribourg,

déployée par *Moléson*, fait recette. A ce titre, le chalet d'alpage de la Gruyère constitue indéniablement un objet phare, véritable «clé» dans cette quête d'une identité alpine cantonale recherchée par la section fribourgeoise du C.A.S..

Les Alpes fribourgeoises et la Gruyère ou la tradition et les mœurs montagnardes de Fribourg

A force d'en faire les louanges et de revendiquer leur existence au sein du monde alpin, il était logique que la section *Moléson* finisse par leur consacrer tout un livre, absolument magnifique au demeurant. Ce livre, c'est *Les Alpes fribourgeoises et la Gruyère*, publié en 1909. Les différents auteurs, tous membres de *Moléson*, analysent les Préalpes fribourgeoises sous à peu près tous leurs aspects possibles. Au-delà des considérations qui m'ont fait affirmer que cet ouvrage constitue le premier guide des Préalpes fribourgeoises, on peut dire qu'il présente également un magnifique tableau évoquant l'ensemble de la vie alpine fribourgeoise. Sont mises plus particulièrement en évidence les traditions et les mœurs montagnardes de Fribourg. Ou comment on explique que la zone alpestre fribourgeoise fait partie intégrante (et cela depuis les âges les plus profonds de la Suisse) du domaine alpin suisse et que, qui plus est, elle n'en forme de loin pas la partie la moins belle.

«Soleil sur les cimes, coteaux fleuris, forêts accidentées, cours d'eau tumultueux, tintements de sonnailles dans les alpages, en volées de cloches dans les villages, journées de vacances, journées de repos et de joie, journées d'été ; courses le long des frais sentiers ou courses vers les grands monts et les sommets – autant d'images et de souvenirs emportés de là-bas, de nos séjours dans la Gruyère, en plein cœur du pays suisse.»⁶⁹

Si cette phrase tient plus de l'annonce publicitaire que d'une analyse sur les traditions montagnardes en pays fribourgeois, elle n'introduit pas moins cette dernière de manière idéale: plutôt que de choisir un ton scientifique (qui pourrait vite se révéler rébarbatif), on choisit d'inviter le lecteur à venir voir cette tradition montagnarde, qu'on sent néanmoins percer derrière ces coteaux fleuris, ces tintements de sonnailles... Assurément, cette contrée que l'on décrit, que l'on situe qui plus est au cœur du pays suisse, possède une riche tradition alpine. Cette dernière est dévoilée page après page de

l’ouvrage, le plus souvent sur le même ton, agréable et joyeux, de cette phrase que j’ai citée en exemple. On découvre les charmes de la vie gruérienne, la gentillesse naturelle de ses habitants, et surtout leurs mœurs et traditions, relevant essentiellement de la nature alpestre de la région. On parle bien sûr de l’Alpée telle qu’elle se pratique en pays fribourgeois: c’est la Poya. On parle de la Désalpe et de la Bénichon, des autres fêtes campagnardes fribourgeoises.

On met aussi en évidence le paysage magnifique, ou plutôt charmant (et qui a donc le pouvoir de charmer) des Préalpes fribourgeoises et la véritable âme qui se dégage de la région, de par ce paysage, de par ces villages si traditionnels, de par ces habitants qui, comme le cadre dans lequel ils évoluent, possèdent un caractère alpin, parfois bien trempé (et donc un peu rude), mais tellement généreux. La vie économique de la région révèle aussi ce cadre pastoral: la «Verte Gruyère» n’est pas un mythe et l’essentiel de ses ressources est de nature agricole, avec l’élevage du bétail et la vente de produits laitiers (fromages), même si la région commence à faire des concessions à la modernité (avec l’arrivée de la grande industrie, en premier lieu la chocolaterie de Broc)⁷⁰. La modernité... le mot est lancé. Nos auteurs constatent que les Préalpes fribourgeoises subissent une lente évolution. L’ancienne Gruyère dépérit lentement au profit du progrès, perceptible dans plusieurs domaines: la construction des maisons change petit à petit dans les villages, les danses subissent aussi la modernisation et les valses et autres polkas remplacent les vieilles coraules⁷¹. On regrette cet état de fait et on aimerait voir la vie, dans les Préalpes fribourgeoises, rester ce qu’elle a toujours été. Heureusement, nos auteurs constatent que les deux éléments principaux qui confèrent au canton toute sa tradition montagnarde demeurent intacts et inébranlables: le paysage et l’âme gruérienne.

L’ouvrage connaît d’emblée un énorme succès et est rapidement épuisé. D’une manière générale, on peut dire qu’il diffuse, en tout cas dans toute la Suisse romande, la connaissance des traditions et mœurs montagnardes du canton de Fribourg. Renforcés par de superbes illustrations photographiques qui montrent la montagne fribourgeoise, ses villages, ses habitants, leurs traditions et leurs mœurs, bref qui montrent la vie alpine de Fribourg, ses textes légitiment l’appartenance de Fribourg au monde alpin suisse. A cet égard, le titre *Les Alpes fribourgeoises* est particulièrement évocateur et montre bien cette volonté de conférer une vocation alpine à ce canton. Cette dernière est d’ailleurs particulièrement bien perçue par la presse qui salue, unanimement, la grande valeur de cet ouvrage et qui voit en lui une œuvre hautement patriotique, à même de faire comprendre au public le caractère

alpin, les traditions et les mœurs montagnardes de cette région de la Suisse, et, à travers elle, de la Suisse toute entière. Le livre ne peut que contribuer à répandre l'amour de la Suisse, pays montagneux par excellence:

«*Les Alpes fribourgeoises sont à la fois un beau et un bon livre; beau par son exécution si claire, si artistique, bon parce qu'il glorifie la montagne et la patrie.*»⁷²

On peut dire, d'une manière générale, que *Les Alpes fribourgeoises et la Gruyère* assoit définitivement l'image alpine du canton qui est désormais aussi perçu en tant que canton alpin (même s'il ne possède pas ce caractère de manière exclusive), dont la partie montagneuse possède ses spécificités propres. Je citerai, en guise de conclusion, une autre coupure de presse qui résume assez bien la contribution qu'apporte ce livre à la cause alpine du canton de Fribourg:

«*Cette magnifique publication, entreprise par la section Moléson du Club Alpin Suisse, fait connaître et apprécier la Gruyère, cette terre aux paysages si doux, si paisibles et si poétiques, ses habitants aux mœurs simples et hospitalières et surtout ses montagnes qui ont un charme particulier que ressentent vivement ceux qui ont visité ce coin de Suisse.*»⁷³

FRANÇOIS MAURON

AEF = Archives de l'Etat de Fribourg

AEF, MOL = Archives de la section *Moléson* du Club Alpin Suisse déposées aux Archives de l'Etat de Fribourg

MOL = Archives de la section *Moléson* du Club Alpin Suisse non déposées aux Archives de l'Etat de Fribourg

Notes

¹ Dans le texte, l'abréviation C.A.S. = Club Alpin Suisse.

² Pour une approche plus complète de cette problématique, ainsi que d'autres problématiques voisines, voir mon mémoire de licence Mauron, François; *Alpinisme et tourisme dans les Préalpes fribourgeoises. Le rôle de la section Moléson, de Fribourg, du Club Alpin Suisse (1871-1939)*, 1994, dont cet article est largement inspiré.

³ On estime qu'il se crée environ 30000 sociétés en Suisse entre 1800 et 1914.

⁴ Les sections du C.A.S., dont le sol cantonal est concerné par le domaine alpin, sont très souvent baptisées d'un nom de montagne. Il s'agit souvent de la montagne la plus haute, ou alors de la montagne la plus connue du canton.

⁵ Les membres de la section *Moléson*, de 1871 jusqu'à la 2^e Guerre Mondiale, sont essentiellement des représentants de l'«élite urbaine» de la ville de Fribourg (bourgeoisie de notables, négociants, personnes exerçant une profession libérale ou issues des anciennes élites patriciennes...) et, pour une part beaucoup plus petite, des chefs-lieux de district Bulle, Romont et Châtel-St-Denis. Pour une analyse détaillée de la condition sociale et de la provenance des membres de *Moléson*, voir Mauron, François; *op. cit.*; chap. II.

⁶ Raemy de Bertigny, Héliodore de; *Excursion dans les montagnes et les hautes vallées fribourgeoises. Le Lac Noir*, 1862; p. 10.

⁷ A cet égard, Charles, Hubert; *Course dans la Gruyère, ou description des mœurs et des sites les plus remarquables de cette intéressante contrée du canton de Fribourg*, 1826, est un ouvrage particulièrement éloquent.

⁸ Perret, Marcel; *Charmey. Dix vallées, dix lacs, dix sanctuaires, pays de foi, pays de travail, pays de repos*, 1977; pp. 308-309.

⁹ *Ibid.*; p. 312.

¹⁰ *Ibid.*; p. 150.

¹¹ Où il parle des espèces botaniques des Morteys, «véritable paradis pour botanistes», où se trouve notamment une espèce très rare de fleur, «sur la Dent de Brenleire, mais dans un endroit où les chasseurs seuls osent aller». Cette remarque est très révélatrice de l'époque (1826), durant laquelle les sommets ne sont encore que guère visités par les touristes. Voir Charles, Hubert; *op. cit.*; p. 109.

¹² Raemy de Bertigny, Héliodore de; *op. cit.*; p. 22.

¹³ Sottaz, Hubert; *Les montagnes du canton de Fribourg*, in *Jahrbuch des Schweizer Alpen-clubs*, tome 12 (1876-77); pp. 403-432.

¹⁴ *Ibid.*; pp. 410-411.

¹⁵ Laverne, Léger-Marie Philippe Tranchant de; *Voyage d'un observateur de la nature et de l'homme dans les montagnes du canton de Fribourg*, 1804; p. 5.

¹⁶ C'est le cas pour Léger-Marie Philippe Tranchant de Laverne qui part à minuit!

¹⁷ Charles, Hubert; *op. cit.*; pp. 85-88.

¹⁸ Laverne, Léger-Marie Philippe Tranchant de; *op. cit.*; p. 22.

¹⁹ Raemy de Bertigny, Héliodore de; *Le Moléson. Un chapitre de la Gruyère*, 1867; pp. 13-14.

²⁰ Durant cette période, on ne fait jamais plus de trois courses de section par année (les années où l'on ne trouve que deux, voire qu'une course de section effectuées n'étant pas rares). De plus, les destinations de ces courses ne sont pas ambitieuses et se cantonnent souvent à des sommets peu élevés en bordure des Préalpes fribourgeoises comme La Berra, le Niremont, le Biffé, le Gibloux, même... Il arrive aussi relativement souvent

qu'on fasse des «promenades culturelles» (visite des ruines de Grasbourg, des ruines d'Arconciel et de Pont ou de la Tour de la Molière) en guise de course de section.

²¹ Que l'on retrouve soit publiés dans *l'Echo des Alpes*, soit dans les registres de récits de courses (plus certaines pièces éparses qui contiennent certains récits de courses).

²² Il s'agit de *Une ascension à la Cape au Moine*, par Jean-Louis Schaller, in *l'Echo des Alpes*, 1873, pp. 107-119 et *Le Vanil Noir*, par Etienne Fragnière (manuscrit AEF, MOL; cote 171; 1873).

²³ Située au sud de la chaîne du Moléson, près du col de Jaman.

²⁴ *L'Echo des Alpes*, 1873; pp 115-119.

²⁵ AEF, MOL; cote 171; 1873.

²⁶ *Ibid.*

²⁷ AEF, MOL; cote 17; 26 avril 1872.

²⁸ Dans les années 1890, on recense une moyenne de 5 courses de section par année; le chiffre atteint la dizaine dans les années 1900, puis la douzaine (une course par mois) dans les années 1910. En outre, la destination de ces courses appartient désormais exclusivement au domaine alpin et les montagnes gruériennes font l'objet de la majorité des courses de section.

²⁹ AEF, MOL; cote 169; p. 237 (1892).

³⁰ *Ibid.*

³¹ Lequel, occupé par d'autres tâches, se distancie quelque peu de l'activité de la section au tournant du siècle.

³² Girard, Raymond de; *La conquête des Gastlosen*, 1921; p. 5.

³³ *Ibid.*; pp. 5-6.

³⁴ Raymond de Girard a dû souvent avoir recours à ce moyen pour franchir des parois particulièrement lisses. Il a employé plusieurs échelles, dont une qui mesurait 18 mètres! (essayez d'imaginer la force et l'adresse de ses guides et porteurs qui ont traîné ces poutres jusqu'en des endroits particulièrement scabreux!). On peut citer les «premières ascensions» des 2^e et 3^e Pucelles, du Capucin et du Grand Grenadier qu'il a effectuées grâce à cet artifice. L'exemple de la 2^e Pucelle est d'ailleurs révélateur car elle a reçu, suite à cette ascension, le nom de «Pointe à l'Echelle».

³⁵ *Les Alpes fribourgeoises et la Gruyère*, 1909; p. 112.

³⁶ Evidemment, à l'époque, le métier de guide, dans les Préalpes fribourgeoises n'existe pas (et surtout pas pour des ascensions d'une si grande difficulté). Ces gens-là sont des chasseurs, ce qui les a amenés à parcourir la région des Gastlosen, où ils se sont avérés être d'excellents grimpeurs. Cela explique pourquoi Raymond de Girard a recours à leurs services. C'est donc pour eux une activité de complément.

³⁷ Lejeune, Dominique; *Les alpinistes dans la société française (vers 1875-vers 1919). Etude d'un groupe, étude d'une psychologie collective*, in *Revue de géographie alpine* (1976); p. 522.

³⁸ Cela n'est d'ailleurs pas uniquement le fait de Raymond de Girard. On retrouve cet état d'esprit chez d'autres membres de *Moléson*, comme du C. A. S. en général et aussi des autres clubs alpins: on opère une très nette distinction si une cime vierge a été ascensionnée pour la première fois par un «Monsieur» ou au contraire par un indigène. Si on fait grand cas de la «première» du «Monsieur», celle du montagnard ne compte pas ou presque... si bien que certains déclarent avoir fait des «premières», alors même qu'ils savent que la montagne a déjà été gravie par un chasseur ou un autre indigène montagnard.

³⁹ Dans Seylaz, L.; Henchoz, L.; Favre, B.; *Les Gastlosen*, 1950, écrit par 3 alpinistes ayant beaucoup parcouru les Gastlosen, on trouve un commentaire, à propos de l'ascension de

de Girard au Capucin fort révélateur de ces critiques ultérieures. Je le cite: «C'était en 1906, Girard arrivait avec ses guides et son inséparable échelle. Il avait trouvé ce moyen commode, mais d'une stabilité parfois problématique. Qu'elle fût une «Magirus» à ral-longes, ou faite de perches ou de carrelets... c'était toujours l'éternel compromis «nécessaire» entre Girard et la montagne. Ses porteurs se chargeaient de l'amener à pied d'œuvre et lui, tel un prince, n'avait qu'à monter le pont-levis branlant jeté sur la crevasse et conquérir le sommet convoité».

⁴⁰ On trouve trois sortes principales d'articles. Premièrement, des nomenclatures des montagnes gruériennes avec noms, altitudes des montagnes... qui s'attachent à identifier le territoire. Deuxièmement, des récits d'excursions dans ces mêmes montagnes. Enfin, troisièmement, des articles présentant ces montagnes de manière globale (ou partielle), autant du point de vue géographique et historique que de celui des mœurs et des coutumes de ses habitants.

⁴¹ La première en 1877, dans *L'Echo des Alpes*. De plus, en 1896, à l'exposition nationale de Genève, la section présente une carte des Préalpes fribourgeoises sur laquelle sont marquées toutes les indications de chemins et aménagements de sentiers qu'on a opérés sur le terrain.

⁴² AEF, MOL; cote 205; 7 octobre 1907.

⁴³ Cela peut bien sûr être plusieurs fois le même guide qui effectue l'ascension.

⁴⁴ Les noms de ces guides correspondent bien avec ceux de la liste que met sur pied *Moléson* en 1898.

⁴⁵ Ce que confirme le pourcentage assez peu élevé des touristes du Vanil Noir qui se déclarent membres du C.A.S..

⁴⁶ On soulève notamment plusieurs fois dans la section la question de construire un hôtel au sommet du Moléson. En 1872, un comité est même formé pour travailler à cette réalisation. Cependant, aucune proposition concrète ne sera jamais émise, à ma connaissance, concernant une éventuelle construction.

⁴⁷ Pour plus de détails sur cette problématique, voir Mauron, François; *op. cit.*; pp. 134-135.

⁴⁸ AEF, MOL; cote 21; 18 octobre 1905.

⁴⁹ Il donne notamment 23 excursions et promenades possibles (avec indication de temps) que l'on pourrait faire depuis l'auberge en direction des différents sommets, cols et autres localités environnantes.

⁵⁰ MOL; dossier sur la construction d'un chalet-auberge au Gros Mont; rapport de la commission d'étude relative au sujet; 1906.

⁵¹ AEF, MOL; cote 3; 25 novembre 1906.

⁵² La plupart des propriétaires des alpages du Gros Mont, à l'époque, comme c'est le cas pour la majorité de ceux des Préalpes fribourgeoises en général, sont des membres de l'élite bourgeoise de Fribourg et des environs, ou alors de Bulle.

⁵³ MOL; dossier sur la construction d'un chalet-auberge au Gros Mont; lettre du comité à Alexis de Gottrau; 10 novembre 1906.

⁵⁴ MOL; dossier sur la construction d'un chalet-auberge au Gros Mont; lettre d'Alexis de Gottrau au comité de la section *Moléson*; 14 novembre 1906.

⁵⁵ AEF; Registre des délibérations du Conseil d'Etat; 30.05.1905 et 15.10.1907.

⁵⁶ Le tracé prévu part de la gare du Pâquier (sur la ligne Bulle-Montbovon), s'élève progressivement vers les Grosses Clefs puis tourne autour du Moléson, en passant par dessus le Gros Plané et revient vers le sommet (grâce à des rampes de 20% de déclivité).

⁵⁷ Le projet prévoit deux sections bien distinctes. La première serait constituée par un chemin de fer à adhérence, de la gare de Châtel-St-Denis jusqu'au Gros Plané, en passant par

la rive droite de la Veveyse de Châtel. La seconde serait un funiculaire du Gros Plané jusqu'au sommet du Moléson.

⁵⁸ Ce projet prévoit le tracé le plus coûteux. Un chemin de fer, totalement à adhérence, partirait de la gare MOB «Les Avants», passerait par les cols Sonloup et du Soladier, puis, en une série de tunnels et galeries, serait juché à flanc de coteau sous la chaîne de montagnes de la Cape au Moine à la Dent de Lys, jusqu'au col de Belle Chaux. Puis, la ligne décrirait un parcours unique en Suisse, en une succession de 4 boucles avec tunnels hélicoïdaux, pour s'élever jusqu'au sommet du Moléson.

⁵⁹ Maison, Gaston; *Les chemins de fer en Pays fribourgeois*, 1977; pp. 157-160.

⁶⁰ AEF, MOL; cote 21; 29 juillet 1908.

⁶¹ MOL; Lettre de la section *Moléson* pour les membres des commissions fédérales chargées de l'étude sur le chemin de fer projeté au Moléson; 1908.

⁶² *Ibid.*

⁶³ Aucun chemin de fer ne sera jamais réalisé au Moléson. Après le mois d'août 1908, on n'en parle d'ailleurs plus que de manière très sporadique. Il faut dire que les divers projets sont jugés comme autant de «gouffres financiers» par l'Etat de Fribourg qui refuse toute subvention à leur égard. De plus, le rôle de *Moléson* dans cette affaire, à laquelle la section est vivement opposée, s'il n'a de toute évidence pas été décisif, n'en aura pas moins certainement été influent sur les commissions fédérales. Ces dernières n'ont en tout cas jamais accordé de concessions.

⁶⁴ MOL; Lettre de la section *Moléson* pour les membres des commissions fédérales chargées de l'étude sur le chemin de fer projeté au Moléson; 1908.

⁶⁵ Borcard, Patrice; *L'invention de la Gruyère (16^e siècle-début du 20^e siècle): voyage autour d'une image*; in *Cahiers du Musée gruérien*, 1989; montre bien le phénomène de récupération cantonale que subit l'image de la Gruyère. Dans le cas de la section *Moléson*, ce phénomène de récupération me semble important et témoigne de la volonté de ses membres, provenant essentiellement de la capitale, de se présenter aux yeux du C.A.S. et de la Suisse entière même, comme ressortissants d'un véritable canton alpin, qui s'intègre parfaitement et pleinement dans une Suisse alpine.

⁶⁶ *Les Alpes*; 1926; p. 188.

⁶⁷ AEF; carton no 35 (Exposition nationale suisse en 1883).

⁶⁸ AEF, MOL; cote 19; 28 mai 1883.

⁶⁹ *Les Alpes fribourgeoises et la Gruyère*, 1909; p. 177.

⁷⁰ *Ibid.*; pp. 160-161.

⁷¹ *Ibid.*; p. 201.

⁷² AEF, MOL; cote 185; coupure de presse: *La Gazette de Lausanne*; 20 février 1909.

⁷³ AEF, MOL; cote 185; coupure de presse: *La Suisse libérale*; 9 janvier 1909.

